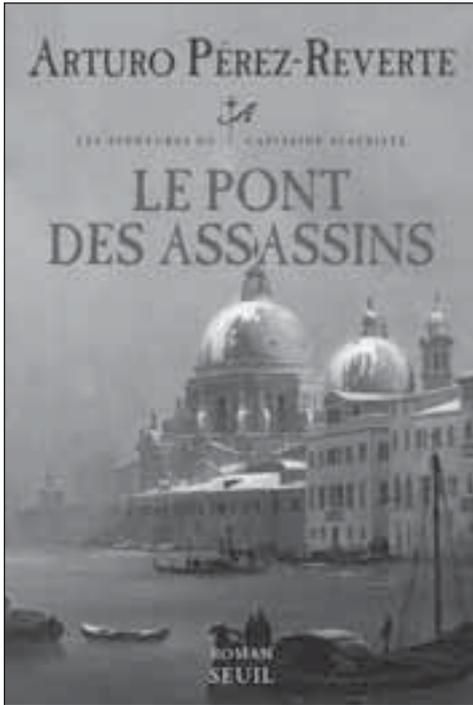


LE PONT DES ASSASSINS

d'Arturo Perez-Reverte



Arturo Pérez-Reverte est né en 1951 dans la province de Murcie, à Carthagène. Elevé au bord de la mer, il l'a toujours aimée et se partage aujourd'hui entre la navigation et la littérature. Il a commencé sa carrière en tant que grand reporter et correspondant de guerre et, durant une vingtaine d'années, a couvert quantité de conflits en diverses parties du monde. Ce n'est qu'en 1986 qu'il s'est lancé dans la littérature avec "Le hussard", roman pétri d'hu-

manité et de réalisme, dont je ne peux que recommander la lecture. "Le hussard" fut suivi d'une vingtaine d'ouvrages dont la série des aventures du capitaine Alatriste.

Depuis 2003, Arturo Pérez-Reverte est membre de l'Académie Royale Espagnole des Lettres.

Revenons au capitaine Alatriste dont les aventures ont donné naissance à six romans : "Le capitaine Alatriste", "Les bûchers de Bocanegra", "Le soleil de Breda", "L'or du roi", "Le Gentilhomme au pourpoint jaune" et "Corsaires du Levant". "Le pont des assassins", paru à la fin de l'année dernière, est en fait une septième aventure de notre capitaine. Ayant lu les autres, je me suis précipitée sur celle-ci, mais il est tout à fait possible de la lire sans connaître les précédentes.

On a parlé d'"Alexandre Dumas espagnol" à propos d'Arturo Pérez-Reverte et en effet il place son héros dans un contexte historique, entouré de personnages qui ont réellement existé. D'Artagnan et ses amis vivaient à l'époque de Richelieu, C'est ce même XVII^e siècle, "le Siècle d'Or" espagnol, qui voit le capitaine Alatriste guerroyer pour Philippe IV. On pourrait aussi qualifier ce roman, de même que ceux qui le précèdent, de "picaresque" (pícaro : fripon, espígle) car il en a de nombreuses caractéristiques. L'histoire est racontée à la première personne, des années plus tard, par un personnage au soir de sa vie. Ici ce n'est pas le capitaine qui raconte ses aventures, mais Íñigo, son fidèle compagnon :

leurs deux vies sont tellement imbriquées que le narrateur en contant ses aventures écrit la biographie d'Alatrisme. Tous deux, comme Lazarillo de Tormes (dont la vie narrée par un auteur anonyme fut publiée en 1554) et plus tard, au XVIII^e siècle, le Gil Bas de Santillane, de Lesage, sont d'extraction assez humble et n'ont que leur débrouillardise et, chez Pérez-Reverte, leur épée et leur courage pour affronter la rudesse de l'existence.

Diego Alatrisme fait partie des Tercios, ces unités de l'infanterie espagnole extrêmement entraînées et disciplinées, réputées invincibles. Quant à Íñigo, il est le fils de Lope Balboa, un Basque valeureux, grand ami du capitaine avec lequel il avait échappé au désastre de l'Invincible Armada. Avant d'expirer, tué par l'armée ennemie sur les remparts de Jülich, Lope Balboa avait fait jurer à Alatrisme de s'occuper de son fils. C'est ainsi, qu'à l'âge de treize ans, Íñigo est devenu le domestique et le page du capitaine qui lui a tout appris et auquel il est totalement dévoué : *"Avec le capitaine, je descendrais en enfer"*, dit-il. Et aussi : *"Diego Alatrisme était ma famille et ma bannière"*. D'ailleurs Íñigo, qui a l'armée dans le sang, nous dévoile que plus tard, lors du désastre de Rocroi, c'est lui qui, au sein du dernier carré d'infanterie (on appelait aussi les Tercios "carrés espagnols") portera le drapeau orné de la croix de Saint-André, bannière des Tercios.

L'auteur se plaît à mêler des personnages historiques à ses récits. D'ailleurs le capitaine Alatrisme aurait pu exister : Dans le premier livre des aventures du capitaine, Íñigo assure que dans "La reddition de Breda", Velázquez l'a représenté à droite derrière le cheval. En effet dans le groupe d'Espagnols vainqueurs massés derrière le général Spinola qui reçoit les clefs de la ville des mains de Justin de Nassau, on distingue à l'extrême droite un

mousquetaire en partie masqué par un cheval. Velázquez connaissait personnellement le général Spinola. Le peintre n'intervient pas dans notre récit, contrairement à plusieurs écrivains et poètes. Il est d'ailleurs frappant de constater qu'en ce XVII^e siècle, en Espagne, les arts, la religion, la politique et l'armée étaient étroitement mêlés, parfois chez un même homme. L'auteur assure d'ailleurs que *"quelqu'un a dit ou écrit qu'en ces temps fameux et terribles, les Espagnols se sont tous battus, des nobles aux laboureurs"*. Déjà, au siècle précédent, Miguel de Cervantès Saavedra qui, à l'époque était soldat, avait combattu à Lépante où il avait perdu le bras gauche et en Afrique où il avait été fait prisonnier. En 1640 et 1641 Pedro Calderon de la Barca, âgé de quarante ans, s'engagera aussi comme simple soldat et participera aux campagnes contre les Catalans révoltés. Il sera d'ailleurs blessé à la main. Comme la religion n'est jamais loin, dans cette Espagne du XVII^e siècle, il entrera dans les ordres en 1651. Quant à Lope de Vega, engagé dans la marine à vingt-et-un ans, il avait livré bataille contre les Portugais sous les ordres de son futur ami Alvaro de Bazan, puis s'était engagé dans l'Invincible Armada sur le galion San Juan et, comme Alatrisme et Lope Balboa, avait miraculeusement survécu au naufrage.

Arturo Pérez-Reverte introduit dans notre récit le fils préféré du "Phénix des Esprits" : Lope Felix, que Lope de Vega avait eu avec la comédienne Micaela Luján. Le jeune homme faisant partie du régiment espagnol qui occupe Milan accueille Alatrisme et Íñigo qui font escale dans la ville avant d'aller à Venise où se déroule l'intrigue du "Pont des assassins".

L'auteur en profite pour nous rappeler que Lopito, ainsi que l'appelle affectueusement Íñigo, s'était autrefois battu en duel contre Alatrisme, avant de nouer avec lui une étroite

amitié. D'ailleurs, peu après, le capitaine, Íñigo et Francisco de Quevedo (sur lequel je reviendrai) l'avaient aidé à épouser Laura Moscatel qui, malheureusement mourut prématurément. Lope Felix s'était enrôlé dans la marine dès l'âge de quinze ans et le fils de l'amiral Alvaro de Bazan, ami de son père et cité plus haut, l'avait pris sous sa protection. Plus tard le jeune enseigne périra dans le naufrage de son bateau.

J'ai cité Francisco de Quevedo y Villegas. Arturo Pérez-Reverte fait aussi de ce grand écrivain et poète un ami proche d'Alatriste. Don Francisco n'était pas soldat, mais se mêlait de politique et s'était rendu en Italie pour aider son protecteur, le duc d'Osuna, vice-roi de Sicile et de Naples. Il connut au cours de sa vie des alternances de faveurs royales et de disgrâces. Dans l'intrigue qui nous intéresse, il est en faveur et sert le roi d'Espagne.

Íñigo et Alatriste se trouvent à Naples (possession espagnole, ainsi que la Lombardie, la Sicile et la Sardaigne) lorsqu'ils sont conviés à une mystérieuse entrevue. Leur soulagement est grand lorsqu'ils reconnaissent leur ami Francisco de Quevedo ; le personnage qui l'accompagne est Don Francisco Vásquez de La Coruña, marquis de Los Mariscales, bras droit du vice-roi de Naples et grand ami du poète. Ils confient à Alatriste une mission secrète qui lui sera révélée peu à peu et dont le plan d'ensemble ne sera dévoilé qu'à Milan. Il s'agit en fait d'assassiner le doge de Venise, Giovanni Cornari, ainsi que plusieurs membres de son entourage dans la basilique Saint-Marc pendant la messe de Noël en cette année 1627. Cornari, en effet, est dans les meilleurs termes avec l'Angleterre, la France et le Pape Urbain VIII. Lui succéderait Riniero Zeno, très favorable au contraire au roi d'Espagne et à l'empereur Ferdinand.

Quatre groupes de conspirateurs doivent agir :

- l'un d'eux doit faire sauter l'Arsenal,
- un autre doit se charger du palais ducal,
- un autre incendier le quartier juif,
- le quatrième assassiner le doge et son entourage à la messe.

Alatriste commandera ce dernier groupe et devra recruter des comparses, ce qui est assez aisé vu le nombre de soldats espagnols cantonnés à Naples. Il retrouve même parmi eux de vieux amis. Íñigo, qui a maintenant dix-huit ans et est devenu soldat, sera, bien sûr, de l'aventure.

Le voyage vers Venise commence : d'abord Rome, puis Milan et enfin Venise. Diverses rencontres, plus ou moins heureuses, émaillent ce parcours. Près de Rome, Alatriste, Quevedo et Íñigo sont attaqués par des brigands. Sur les quatre, ils en trucident trois. Íñigo raconte cet "incident" avec humour qualifiant l'épisode de "cocasse". D'un côté Pérez-Reverte a dû voir suffisamment de violence au cours de sa carrière de correspondant de guerre pour narrer avec réalisme de telles réactions ; et de l'autre, elles n'avaient rien d'exceptionnel au XVII^e siècle. Íñigo ne dit-il pas que pour lui et le capitaine *"La manière la plus salutaire de laver un outrage est d'enfoncer six pouces d'acier de Tolède dans le corps de son auteur"*.

A Rome d'ailleurs, une autre surprise attend Alatriste. On lui a adjoint, dans son groupe de conjurés, son ennemi mortel : le Sicilien Gualterio Malatesta. Tous deux se sont déjà battus en duel et ne rêvent que du jour où l'un tuera l'autre. Comment leur association forcée va-t-elle se dérouler ? Le capitaine est un homme d'honneur, incapable de trahison, mais son adversaire ? Que fera Íñigo qui a assuré que ce serait lui qui finalement tuerait Malatesta ? Arrivés à Venise, Alatriste et Íñigo prennent mille précautions pour ne pas se faire repérer. Quevedo a prévenu le capitaine de l'efficacité des services secrets vénitiens ; d'ailleurs sur les

trois Grands Inquisiteurs, deux font partie du Conseil des Dix, organe permanent chargé de veiller à la sûreté de l'Etat. Depuis sa création, en 1310, le Conseil des Dix a déjoué plusieurs conjurations, fait décapiter un doge, destituer un autre. Il est donc primordial de se méfier de lui et de ses espions. Le capitaine et Inigo sont logés dans la maison discrète d'une ancienne courtisane dont les charmes séduisent le capitaine. Inigo, lui, succombe à ceux de la jeune servante, Luzietta. Hélas, cette dernière est payée pour espionner nos visiteurs ! S'ensuit un violent corps à corps entre Inigo et le gondolier venu chercher les informations fournies par Luzietta. Le gondolier s'enfuit après avoir eu un bout d'oreille arraché par les dents d'Inigo.

Le pont des Assassins conduit dans une rue de même nom où est située une taverne qui est le lieu de rendez-vous des conjurés.

Pour ménager le suspense, je ne dévoilerai pas l'issue du complot. Je montrerai juste Alatriste et Malatesta ferraillant l'un contre l'autre, ainsi qu'ils se l'étaient promis, une fois leur mission commune terminée. Le livre commence par ce duel, Inigo raconte la conjuration qui a duré deux mois, puis il revient au duel et je ne dévoilerai pas non plus son issue.

L'auteur prend plaisir à citer de temps en temps des vers de grands poètes espagnols, toujours en situation. Par exemple de

Francisco de Quevedo :

*"Cherche Rome dans Rome, ô triste pèlerin,
Et dans Rome jamais tu ne la trouveras ;
Là où étaient ses murs, cadavre tu verras,
Et tombe de lui-même est le mont Aventin".*

ou encore de Calderon :

*"Malheur à qui s'adresse à moi,
Car dans quelque état que je sois,
Toujours il me trouvera prêt
A lui rabattre le caquet".*

ou encore de Lope de Vega à la mort de son fils Lope Felix :

*"Il est mort ce garçon à un âge si tendre,
Et moi je vis, qui devrais être cendre".*

Les dernières pages du livre, comme celles des six précédents, présentent d'ailleurs un florilège de poèmes du Siècle d'Or.

Bien que l'action se situe à Venise, "Le pont des Assassins" évoque cette Espagne misérable et douloureuse du XVII^e siècle qui connut tant de catastrophes naturelles et de guerres, mais dont la vaillance ne fut jamais en défaut et qui vit une éclosion de talents artistiques aussi bien en peinture qu'en littérature. Ce qu'Arturo Pérez-Reverte se plaît à nous rappeler.

MARIE-JOSE SELAUDOUX

*"LE PONT DES ASSASSINS" d'Arturo
PEREZ-REVERTE. Editions du Seuil. 337
pages. 19,50 €*